

La proximité des pôles

Monique LaRue

Number 65, Summer 2016

La gauche et la droite

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/83547ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)

2369-2359 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

LaRue, M. (2016). La proximité des pôles. *L'Inconvénient*, (65), 8–11.

LA PROXIMITÉ DES PÔLES

Monique LaRue

La droite et la gauche : que peut dire l'écrivain sur ce couple de contraires né du feu et du sang de la Révolution française ? L'antithèse est certes utilisée couramment par le journalisme contemporain, mais sa signification ressortit à l'histoire, aux sciences sociales et politiques. Je résume la chose telle qu'elle m'apparaît à première vue : la gauche désigne une position favorable au changement, à la libération des pouvoirs asservissants, à la défense de l'égalité des droits, des libertés civiques, d'un État démocratique ; la droite penche au contraire vers le conservatisme et la tradition, le libre jeu des marchés, de l'entreprise, de la concurrence, la stabilité politique, la reproduction d'une élite « éclairée ». Je ne m'engage pas dans l'histoire ou la discussion pointue de ces notions. En politique, le langage est un moyen parmi d'autres pour parvenir au pouvoir ou pour le conserver. La littérature ne me donne aucune connaissance de l'exercice de ce pouvoir, qu'il soit de gauche ou de droite, c'est le moins que je puisse dire.

Par contre, les mots exercent eux aussi un pouvoir, distinct du pouvoir politique, et ce pouvoir est lié à celui de l'écrivain. Quand j'écris, par exemple, « qu'il soit de gauche ou de droite », je ne sélectionne pas l'ordre des mots au hasard, mais je m'exprime comme quelqu'un dont le métier est de lire et d'écrire des livres latéralisés de gauche à droite, et comme une intellectuelle qui a appris dès sa jeunesse à classer les idées de gauche à droite et non l'inverse. Je veux seulement souligner ici que cette antithèse est orientée, qu'elle n'est pas simple, neutre, ni symétrique comme l'hémicycle de l'Assemblée nationale française. Contrairement à *senestre*, qui s'oppose en miroir à *dextre*, le mot *gauche* ne vient pas du latin mais du gaulois. *Guauche* (1225) signifie « de travers » et conserve jusqu'à nos jours les sèmes d'un dévoiement, d'une entrave

par rapport à un axe, d'une dissidence face à une norme : la droite, *derecha* en espagnol, de *directus*, *dirigere*, *diriger*. Le sens de *gauche* dépend de celui de *droite*, le mot *gauche* indique une direction, mais celle-ci n'est pas le simple envers de la droite. Les révolutionnaires se regroupent à « gauche » pour se séparer de ceux de « droite » qui, défendant la continuité, n'ont pas à s'identifier de la même manière.

Un enfant de trois ans est déjà latéralisé. On l'incite à prendre sa cuillère avec la main droite. Il apprend à maîtriser sa proprioception, à s'orienter dans l'espace selon la latéralisation de son corps propre. Il sera difficile pour lui avant l'âge de raison de comprendre que la main droite de sa mère est située à sa gauche à lui. Selon ses aptitudes, ses goûts, son éducation, il sera plus ou moins à l'aise et bien orienté dans l'espace, plus ou moins « gauche ». Même très adroit, il vivra toute sa vie avec l'inégalité du corps bancal des humains. La droite, pour la majorité d'entre nous, est le côté de la force, de l'habileté, et la gauche celui de la faiblesse, de l'imprécision. La politique semble loin de ces considérations, mais un retour au sens premier est susceptible de revitaliser une phraséologie quand elle ne produit plus que « beaucoup de bruit pour rien ».

Je sens en ce moment même, comme si j'étais au piano, l'inégalité de la force de mes poignets et de mes doigts sur le clavier, de part et d'autre de l'axe central qui maintient le corps en position verticale jusqu'au sommet, le cerveau, lequel est non seulement divisé en lobes droit et gauche mais organisé « en décussation » : du latin *decussare*, « croiser en X ». Une formidable organisation physiologique fait que ma main droite répond à mon cerveau gauche : un fait qui m'émerveille autant que Sganarelle battant des bras devant Don Juan, mais dont je ne tire pas de conclusion politique. Je ne suis cepen-

dant pas hors sujet : un substrat non conscient, oublié, relie les deux champs. Les députés royalistes ne se sont pas rassemblés à droite par hasard. Ce côté était depuis longtemps lié aux places d'honneur. « La dextrosité est une loi de nature », dit Jules Verne. La gauche est connotée négativement. Un mariage de la main (ou fesse) gauche est le mariage d'un noble avec une roturière. Donner à gauche veut dire se tromper. Passer l'arme à gauche : mourir... Le mot *sinistre* en français est dérivé du latin *sinistra*, *gauche*. Nombre d'écrivains et de grands artistes (et le président Obama) sont, par contre, des gauchers naturels ou des droitiers contrariés. Certains tirent orgueil de cette déviance. Les droitiers n'ont pas cette coquetterie. Ils sont la normale. Ce réseau sémantique, qu'on pourrait développer longtemps, n'est pas indépendant de la terminologie politique.

Une opposition analogue, encore plus directement ancrée dans la nature, existe dans le champ de la lumière. Des sèmes négatifs sont depuis toujours liés au noir, à la nuit, et des sèmes positifs au blanc – espoir, clarté, beauté, pureté, joie : ce symbolisme quasi universel, longuement commenté par Rabelais, a pris des proportions anthropologiques et politiques délétères aux siècles suivants – esclavagisme, racisme, colonialisme. Le comportement des humains de peau pâle, dans leur prise de pouvoir sur ceux qui sont nés foncés, perdure, résiste aux lumières de la raison. Même si l'on argue que la peur du noir n'est pas universelle, que le blanc est, par exemple au Japon, la couleur du deuil, que la lumière de la torture est pire que la noirceur de la nuit, ou qu'un enfant ne perçoit pas « naturellement » le visage humain sous l'aspect de sa teinte avant qu'on ne la lui fasse remarquer, le noir n'est pas le blanc, on ne photographie ou ne filme pas un visage foncé de la même manière qu'un visage pâle, la nuit n'est pas le jour. Nous vivons sous l'emprise immémoriale de ces grands « symboles », fruits de notre existence phénoménologique dans le monde, dont l'articulation est d'autant plus difficile à dissocier des émotions primaires. Seule une attention constante peut juguler, et toujours provisoirement, leur impact. Cette attention est celle de l'écrivain.

Dans le monde dans lequel je vis, il est clairement « mieux » d'être politiquement de gauche que de droite. Dans celui dans lequel j'ai été élevée, issu de ce qu'on a appelé, significativement, « la grande *noirceur* », c'était le contraire. Communisme, socialisme, syndicalisme, justice sociale, droits de l'homme : ces termes marquent l'irruption de la gauche dans mon existence et, *grosso modo*, dans celle de la population québécoise. Je ne connaissais rien de ces réalités avant de rencontrer les filles de Michel Chartrand, qui habitaient non loin de chez moi. Grâce à cette camaraderie de jeunesse j'ai découvert, en même temps que la pensée progressiste, les gauloises sans filtre, le café noir, le pain et les fromages dits « français », Léo Ferré, Gilles Vigneault, la conversation, la discussion libres. Ces éléments, que Bourdieu appelle des « habitus », me fascinaient autant que les idées de Michel Chartrand et de ses amis. Les deux allaient de pair et je n'y voyais aucune contradiction.

À partir de ce tropisme, qui semblait alors naturel, entre la gauche et la jeunesse, je n'ai fréquenté longtemps que des gens

de même sensibilité, jusqu'à ce que la loi de la probabilité me conduise vers des personnes qui – pour des raisons historiques et politiques extérieures au Québec, ou parce qu'elles étaient nées ici « pour un petit pain » – ont été éduquées ou se sont éduquées à *défendre* le système capitaliste, la réussite matérielle, apprécient la sécurité, le *statu quo* politique, n'éprouvent *aucun* sentiment de culpabilité, mais plutôt de la fierté, à avoir hérité, ou à gagner beaucoup d'argent, et trouvent naturel de défendre des privilèges acquis par les humains qui les ont génétiquement précédés, ou par leurs propres forces. Ces personnes sont (presque) aussi humanistes que vous et moi, mais au lieu de discuter de progrès social elles s'occupent de fondations et de philanthropisme. Leurs soucis d'impôts, de placements, d'investissements me sont étrangers, mais ce qui m'influence est leur indifférence à la peur, à la honte de ne pas être « à gauche ». J'ai ainsi peu à peu compris que la gauche occupait dans ma conscience la place du Bien. J'ai aussi évolué et admis que la passion égalitaire, dans ses réalisations historiques en Europe ou en Asie au 20^e siècle, n'incarne pas du tout le Bien, non plus nécessairement que la « gauche caviar », dont je fais probablement partie, même si je ne suis pas vraiment « caviar ». J'ai craint de m'être déplacée dans l'éventail politique, d'être attirée vers le centre, vers « l'autre pôle ». Allais-je, comme certaines personnalités connues dont les positions politiques ont évolué à 180 degrés depuis leur jeunesse – le journaliste Alain Dubuc, par exemple –, cesser de « tenir ma gauche » ? Le grand rire qui m'a secouée à la lecture du roman *La septième fonction du langage*¹, satire parisienne où l'on voit Roland Barthes s'inquiéter, au cours d'un repas fictif chez François Mitterrand, de son « habitus de gauche », et où l'on suit la loufoque transformation d'un sémiologue vincennois de gauche en sémiologue policier de droite, prouve si besoin est la force du tabou déviationniste qui, paradoxalement (étant donné l'étymologie du mot *gauche*), surveille la « rectitude de gauche » (oxymore parfait).

Dans le contexte québécois, « la gauche et la droite », qui virevoltent avec prestesse dans la tête de l'intellectuel parisien, ne sont pas des notions claires. Postérieur de quelques années à l'avènement de la domination britannique, né de la révolution qui a coupé le cou au roi de France et horrifié une bonne partie des habitants de la Nouvelle-France quand ils en ont enfin été informés, le balancier gauche-droite reste décalé, importé. Notre Assemblée nationale n'est pas disposée en hémicycle mais en face-à-face, à la britannique. Nous n'utilisons pas les termes anglais *tory* et *whig* qui pourraient correspondre à l'opposition droite et gauche. Le spectre politique est partagé autrement, entre nationalisme et indépendantisme d'un côté, et fédéralisme canadien de l'autre. Parce que nous pensons en français et que nos élites participent de l'espace intellectuel français, une circulation se produit entre ce cadrage gauche/droite et la vie politique québécoise. Cette dialectique est complexe, instable. Un débat tenu le 24 février 2016 à Québec par *Le Devoir* s'intitulait par exemple : « QS, PQ, NPD : la gauche est-elle condamnée à l'opposition ? » et posait le Parti québécois à gauche. Pour la plupart des gens « de gauche », cependant, son ex-chef, Pierre Karl Péladeau, ne saurait être ainsi défini, en raison de ses positions et de

ses actions par rapport au syndicalisme et au capitalisme. Dès la naissance du Parti québécois, après la dissolution du RIN, il s'est trouvé des voix pour dire que ce parti représentait les intérêts de la bourgeoisie et ne pourrait jamais être « de gauche ». « Socialisme et indépendance » allaient de pair, un mouvement de libération se réclamant du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes était « de gauche ». Mais d'autres sèmes, d'autres références rattachaient au même moment l'antinationalisme à la gauche « internationaliste » et le nationalisme à la droite, imputant aux nationalismes européens une grande part des maux liés à la Seconde Guerre mondiale. Il est très ironique de voir Marine Le Pen, en visite récemment au Québec, ne faire qu'une bouchée de ces deux dimensions à la faveur du *Zeitgeist*, les « amalgamer » pour mieux faire rouler les pôles : « La vraie différence aujourd'hui, c'est celle entre les nationaux et les mondialistes. C'est-à-dire ceux qui pensent que les nations sont des concepts dépassés, qu'il faut supprimer les frontières, faire fi des identités et faire surgir l'*homo economicus* interchangeable ; et ceux qui pensent que la nation demeure la structure la plus performante pour

sives, et que la mère, jamais considérée comme un être libre, associée à la bonniche mariée, à la ménagère frustrée, aux Yvettes nunuches, semblait indécollable de la droite dans le spectre politique féministe. Je me suis ainsi vue identifiée faussement, pour la première fois, je crois, à des types et à des fonctions fixes et prédéterminés. Une frontière a été traversée, la vie privée soumise à l'échelle des valeurs de gauche, et j'ai fait l'expérience, certes légère, du jacobinisme intellectuel. Dévaloriser une fonction biologique par le biais d'une polarité politique n'a rien de satisfaisant pour l'esprit.

Peut-on dire que la poésie est plus « à gauche » que la prose ? Celle-ci se définissant davantage par sa lisibilité, par sa clarté, par son souci de se conformer aux règles de la grammaire (ce qui ne signifie pas renoncer au style), ne pencherait-elle pas « naturellement » du côté droit, comparativement à la poésie, travail de déconstruction, de libération du signifiant, parfois vue comme seule capable de produire une véritable révolution dans la culture ? La poésie est-elle moins en accord avec le social, plus dissidente ? Cela a été soutenu, l'est encore⁴. À la fin du 20^e siècle, dans une époque trans-

La droite et la gauche ne sont pas des essences, mais des polarités. Et le pôle de gauche n'est pas de même nature que celui de droite. [...] La gauche découle de l'existence de la droite, elle vit de la nécessité de contrecarrer la droite.

assurer la sécurité et la prospérité, et défendre l'identité des peuples². » Où l'on observe *in vivo* la manière politique de se servir du langage.

J'ai été frappée de voir, dans le roman récent du trentenaire Carl Bergeron³, que « la droite et la gauche » sont un point important de positionnement et de « formation » de la conscience du narrateur. Ce trait me paraît bienvenu dans l'histoire de la « conscience québécoise » que raconte le roman québécois à ceux qui veulent bien le suivre. Depuis Jean-Jules Richard, ou *Les vivants, les morts et les autres* de Pierre Gélinas, a-t-on vu beaucoup de romans s'emparer de cette question ? Nous sommes entretemps passés de la gauche ouvrière à la gauche culturaliste. Chez Carl Bergeron la conscience de gauche n'est jamais fixe, et elle n'abolit aucun des autres sous-ensembles idéologiques de la société québécoise. Ce cheminement dans les contradictions de l'« intersectionnalité » donne une assise forte à la manière dont il se réfère au monde.

Quand j'étais dans la trentaine, le féminisme est venu ajouter son angle à l'antithèse de la droite et de la gauche. Le *e* muet a pris les devants. Un mouvement de libération de la femme est sans contredit progressiste et « de gauche ». Je croyais en être jusqu'à ce que je constate que la maternité y était (non sans raison) classée du côté des valeurs machistes, natalistes, patriarcales, catholiques, traditionnelles, oppres-

genre, cette fausse interrogation, fruit des rivalités internes du champ littéraire, est même parvenue à grignoter un peu de mon espace de pensée pendant quelque temps, et cela, malgré la contribution évidente de la prose d'idées à l'avènement d'une pensée de gauche au Québec⁵ comme ailleurs.

Quand de simples mots, parmi les premiers de la vie d'un enfant, en viennent à constituer, dans leur acception politique, employés isolément de leur tandem, des *tags*, des étiquettes servant à juger, classer, critiquer, discriminer, et donc à exercer du pouvoir, non seulement sur des partis politiques, des lois, mais sur des personnes, des états physiologiques ou psychologiques, le « style » même (choix d'apparence, vêtements, nourriture, allant jusqu'aux genres littéraires et à l'art) – ce n'est pas à l'étiquette, mais au fonctionnement du langage qu'il faut s'intéresser. L'écrivain a, dans toute société, des compétences et des responsabilités sur ce plan. L'écriture, maîtrise particulière, jamais complète, qui s'acquiert et se pratique au moyen de la représentation graphique de l'oralité de la langue, est politique de cette manière, médiata. Elle n'apparaît d'ailleurs que dans des sociétés où la vie politique et civile est institutionnalisée. Le scribe a le pouvoir de surveiller, d'influencer, de briser même l'usage commun du langage. Ce que Barthes appelait la « morale de la forme ».

Les consommateurs de fruits et légumes savent que rien n'est plus exaspérant, plus difficile que de se défaire d'une

étiquette. Certaines sont si difficiles à enlever qu'on finit par y perdre le fruit. Les étiquettes sont conçues pour des « produits » à peau dure, standardisés. J'ai été pour ma part étiquetée faussement comme *raciste*, dans les années 1990, comme les lecteurs de *L'Inconvénient* sont susceptibles de le savoir⁶. Vingt ans plus tard, Alain Finkielkraut entre à l'Académie française, et les opinions s'affrontent : est-il de droite ou de gauche ? Rien d'étonnant si, comme l'explique l'article de *L'Inconvénient* qui me concerne, tout écrivain, de par sa manière d'utiliser le langage et les mots, se tient « sur le seuil », en marge de la parole sociale des groupes diversement étiquetés. On a vu récemment l'écrivain Kamel Daoud écrire ce qu'il *pensait* de l'inégalité de la femme dans la culture de l'Islam et se trouver immédiatement (et cela allait de soi) fustigé par les islamistes, mais encore étiqueté, à l'autre pôle, avec une série d'adjectifs tels que *essentialiste*, *paternaliste*, *colonialiste*, *orientaliste*. Cela montre avec précision que l'écriture de l'écrivain tire son retentissement du fait qu'elle est l'oscillateur de l'antithèse, l'art de faire battre la barre oblique de la rhétorique. Cette passion est celle de toute personne qui travaille à chercher la vérité par le moyen de l'écriture. Elle consiste à maintenir la fragile mais puissante « autonomie » de l'auteur. L'effet de son travail ne dépassera pas les limites de l'écrit, sans doute, mais la nature de l'écriture est d'agir de manière différée. Elle finira par produire ses ricochets dans le monde commun des lecteurs puis, peu à peu, ou rapidement, par influencer la société. Du moins est-ce ce que *croit* l'écrivain.

Ayant éprouvé la honte ineffaçable, et je le dis sans dramatiser, d'être traitée de *raciste*, même erronément, je ne suis pas pour autant d'avis qu'on doive se débarrasser des étiquettes. Si l'antithèse « la gauche et la droite » et la panoplie d'étiquettes que sécrète, paradigmatiquement, toute antithèse continuent de produire du sens au point d'engendrer douleur, honte, fierté et fou rire, c'est parce que « la droite et la gauche » existent dans la réalité. Donald Trump existe. Ce n'est pas parce que Ted Cruz colle à Donald Trump l'étiquette « de gauche » que Barack Obama et Donald Trump se rapprocheraient d'un iota l'un de l'autre. La droite et la gauche ne sont pas des essences, mais des polarités. Et le pôle de gauche n'est pas de même nature que celui de droite, il n'a pas le même rapport au pouvoir. C'est pourquoi le héros de *La septième fonction du langage* est très sérieux quand il demande, dans les années où l'union de la gauche s'apprête à battre la droite de Giscard d'Estaing, « si, dans la vraie vie, la gauche peut réellement être au pouvoir ». La gauche découle de l'existence de la droite, elle vit de la nécessité de contrecarrer la droite. Ainsi, quand le chef d'un État puissant, qui aspire à l'Union européenne, déclare à la face du monde entier que l'égalité de l'homme et de la femme est « contre-nature », la « passion égalitaire » qui définit « la gauche » s'élève d'un seul mouvement contre la « passion inégalitaire » qui, elle, sourd de la nature biologique et inégale des animaux humains.

On sait que, dans le monde physique, le pôle Nord terrestre se déplace. De manière analogue on peut dire que, dans le monde intellectuel, le pôle de gauche voyage. Dans les époques qu'on pourrait qualifier d'oxymoriques, on a l'im-

pression que les pôles idéologiques sont interchangeable, un peu comme il se produit, à l'échelle géologique, des inversions du pôle Nord et du pôle Sud terrestres. La revue *Argument*⁷ consacrait ainsi récemment un dossier à l'« anarchisme tory », c'est-à-dire à un oxymore, à un court-circuit de la gauche et de la droite. Même quand l'accumulation, baroque, shakespearienne, des oxymores laisse croire que le monde est « hors de ses gonds », celui-ci ne se dépolarise pas. Dans le grand chaos de la rumeur sociale, les pôles de la gauche et de la droite clignent, inégalement, en tandem, rappellent qu'il importe de prendre soin des mots à proximité des pôles. « La gauche et la droite » sont un héritage de la langue et de l'histoire. Orwell, qui fréquentait littérature *et* politique, et qui comprenait si bien leurs rapports, nous a montré, dans un roman, pourquoi il faut conserver l'héritage sémantique. C'est ce que peuvent faire les écrivains. ■

1. Laurent Binet, *La septième fonction du langage*, Grasset, 2015.
2. « Une agitatrice nommée Marine Le Pen », *Le Devoir*, 21 mars 2016.
3. Carl Bergeron, *Voir le monde avec un chapeau*, Boréal, 2016.
4. On peut consulter Julia Kristeva, *La révolution du langage poétique*, Seuil, 2012.
5. Voir le récent essai d'Yvan Lamonde, *La modernité au Québec (1939-1965)*, Fides, 2016.
6. Michel Biron, « La faute de l'écrivain », *L'Inconvénient*, n° 63, hiver 2015-2016.
7. « Autour d'un livre : *Les racines de la liberté*. Réflexions à partir de l'anarchisme tory », *Argument*, vol. 18, n° 1, automne-hiver 2015-2016.



www.leportdetete.com

514.678.9566

262, avenue du Mont-Royal Est, Montréal